Document généré le 13 juil. 2025 08:25

Québec français

Pour une lecture des oeuvres québécoises

Suzanne Paradis

Numéro 16, novembre 1974

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56866ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

(1974). Pour une lecture des oeuvres québécoises : Suzanne Paradis. *Québec français*, (16), 17–19.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

dossier

POUR UNE LECTURE DES OEUVRES QUÉBÉCOISES

Le 22 mai dernier, trois écrivains qu'avait invités l'Association québécoise des professeurs de français ont parlé de ce que représentait pour eux la littérature québécoise. Étant donné l'intérêt suscité par ces exposés, nous avons demandé aux trois écrivains de bien vouloir nous en communiquer le texte. C'est grâce à leur collaboration que nous avons pu constituer ce premier dossier thématique.

Les notices biographiques et bibliographiques sont dues à Aurélien Boivin.

suzanne paradis

Née à Québec, fin 1936. Études à l'École normale. Enseigne à Québec, de 1954 à 1959, au niveau élémentaire. Renonce à l'enseignement, été 1959, pour se consacrer à la littérature. Publie son premier recueil, à compte d'auteur, en 1959, et lance à Paris son premier roman en 1960. Mariage en 1961 avec le poète Louis-Paul Hamel. Prix de la Province de Québec en 1963, pour son recueil* La Malebête, *prix France-Québec en 1965, pour son recueil* Pour les enfants des morts, *prix du Maurier en 1969, pour* L'Oeuvre de pierre. *Reçue à l'Académie canadienne française en avril 1969. Critique de poésie au* Soleil *jusqu'à tout récemment. Membre de la Société des poètes.

«Pour une lecture du livre québécois»

Si j'en crois le schéma d'approche qui m'a été présenté pour étude par l'organisation de ce colloque, notre milieu socio-culturel est toujours à la recherche des formules, à la fois sonores et sécurisantes, qui lui permettraient de mettre le livre québécois sur la carte littéraire mondiale, avec une certaine autorité sinon avec une confiance certaine. Mais, comme le faisait si bien remarquer le roseau au chêne de la fable, si ce tourment «part d'un bon naturel», c'est-à-dire d'une préoccupation en apparence bienveillante et légitime, pour la libération même de la littérature québécoise, il vaudrait sans doute mieux au plus tôt «quitter ce souci», et tenter d'approfondir le dynamisme naturel de l'œuvre littéraire au Québec.

La première proposition est donc celle-ci: «Comment une œuvre peut-elle être dite québécoise?» J'y répondrais d'abord par une contre-interrogation: comment une œuvre écrite au Québec, par un auteur québécois baignant dans un milieu québécois, pourrait-elle n'être pas québécoise? Ce serait trop beau si le débat pouvait être clos par une évidence! Dans la plupart des pays civilisés du monde, on n'éprouve pas le besoin d'enfermer la littérature dans une définition étroite: il n'existe pas de définition de la littérature française, russe, espagnole ou italienne à laquelle nous pourrions nous raccrocher. Il semble convenu que les livres écrits en français, en russe, en espagnol ou en italien se rattachent à leurs littératures respectives. Les problèmes de classification ne touchent donc que ces pays colonisés, où les écrivains pratiquent une langue étrangère assimilée dès l'enfance, parallèlement à une langue maternelle réduite au rang de langue seconde ou de réalité folklorique. C'est, je crois, à cette situation complexe que fait allusion notre première proposition.

Pourtant, au Québec, la situation est différente, puisque les écrivains n'utilisent pas la langue étrangère imposée par le conquérant et colonisateur — c'est-à-dire l'anglais — mais bien leur langue maternelle qui est le français. Notre proposition suppose donc que l'écrivain québécois conteste cette langue maternelle jugée inauthentique, et pourrait lui substituer les lambeaux informes d'un langage autonome encore hypothétique. Tel semble être l'un des critères théoriques sur lesquels s'appuie une définition québécoise de la littérature.

Ce n'est pas la première fois qu'on m'oblige à considérer cette question. Mais je l'avoue franchement, j'aurais préféré qu'elle ne se posât pas ainsi. Déchirer entre eux les écrivains d'ici sous le prétexte brûlant de la langue est un duel dépourvu de sens. Avant que nous ayons trouvé un substitut valable à la langue française (je doute que nous nous mettions à l'étude de l'Iroquois pour y arriver) nous n'aurons réussi qu'un seul exploit, digne des annales de notre masochisme: nous aurons à un tel point détérioré la seule langue encore à notre portée qu'il ne nous restera plus qu'à nous taire.

Je ne veux pas dire que le fait littéraire québécois soit une utopie — notre littérature existe déjà, dieu merci! — mais bien que l'invention d'un outil de langage spécifiquement québécois dépasse nos moyens techniques et politiques actuels, et vraisemblablement nos moyens futurs. Nos dirigeants (!) politiques inclinent vers la langue anglaise, ne l'oublions pas. Y a-t-il encore vraiment quelqu'un au Québec qui croit que le joual ou toute autre trouvaille de même cuisine puisse faire une sérieuse concurrence à l'anglais? Quant à ce que nous sommes profondément, nous Québécois, est-il possible que cela ne puisse être dit en aucune des langues déjà en usage parmi nous?

Attaquons maintenant la seconde proposition: «L'œuvre québécoise se lit-elle comme toute œuvre d'expression française?» C'est une question à mon sens encore plus étonnante que la première. Elle dresse devant moi un tableau très précis: je vois un lecteur olympien, assis imperturbable sur le bloc de ses préjugés et schémas intellectuels, à l'abri de tout choc spirituel, dévorant consciencieusement la littérature française (ou russe, ou chinoise) sans se permettre la moindre distraction. Je ne crois pas à cette formule de lecture. Le commun des mortels, dont je suis, lit des livres et non des littératures. Je les lis en français puisque c'est la langue que je connais le mieux et qui me permet de communiquer le plus directement avec l'auteur. Une lecture dont on se souvient, c'est d'abord une rencontre humaine, profonde, inimitable, unique, avec une personne réelle. À ce niveau de lecture — le seul qui offre une motivation suffisante — peu importe le rang et la catégorie qu'occupe l'auteur. Ce qu'il est, ce qu'il a à exprimer et à partager, crée et nourrit le rapport extrêmement étroit que la lecture doit établir entre lui et son lecteur. Chaque livre a sa personnalité propre avant que d'appartenir à un ensemble, et toute classification demeure aberrante et surtout artificielle. Un très petit nombre de lecteurs possèdent une vue d'ensemble des différentes littératures avec lesquelles ils entrent accidentellement en contact par le truchement d'auteurs et de titres mis à leur disposition. Ce que nous subissons, à chaque lecture, c'est d'abord l'impact d'un livre; et le vrai livre, puisqu'il parle la langue de l'homme, les parle toutes. Les bonnes traductions l'ont largement prouvé.

Ceci dit — et mise à part l'attention particulière que chaque nation consacre volontiers à ses auteurs — je ne vois pas pourquoi le livre écrit au Québec n'obtiendrait pas le même traitement que les ouvrages publiés partout au monde. Le danger qui nous guette ici est double: parce qu'un juste jugement est difficile à réaliser, ou nous crions au génie ou nous adoptons une attitude de méfiance, ce qui, d'un extrême à l'autre, revient au même. Notre tort, et en même temps un obstacle permanent à la lecture, c'est cette obsession que nous cultivons d'une littérature à imposer, comparable aux grandes littératures mondiales. Ou le lecteur prétend attendre que nous soyons dignes d'être lus, ou il exalte sa lecture au point de reconnaître des chefs-d'œuvre sur toutes les étagères de la librairie consacrées plus ou moins parcimonieusement à la littérature québécoise. Ce jugement provient peut-être de l'effort que nous faisons ici, à partir d'une notion assez vague et globalisante de la littérature pour descendre à tel ouvrage particulier de cette littérature. Le processus intellectuel in-

verse me semble plus proportionné à nos possibilités de lecteur improvisé: soit le passage progressif de lectures individuelles à la notion de littérature. J'ai constaté souvent que les lecteurs qui se réfèrent le plus volontiers à la globalité littéraire québécoise sont ceux qui ont lu le moins de livres québécois. (Je mets à part les spécialistes, je les mets volontairement à part.) Je parle de nous, simples lecteurs en apprentissage. Notre premier tort est de lire en fonction de schémas scolaires établis, souvent trop hâtivement et superficiellement, par nos fabricants de littérature. Ce bâclage arbitraire, sans véritable ouverture sur l'avenir (et pourtant nos écrivains-clés sont presque tous vivants encore!) fausse notre premier et souvent rudimentaire contact avec la poésie et le roman québécois. Comme nous n'avons guère développé le goût de la lecture dans nos écoles et collèges, la plupart d'entre nous en resteront à ces connaissances impersonnelles, figées, qui nous ont amenés à un point-limite d'indifférence ou de dépit face à la lecture du livre québécois. Sans doute devrons-nous réapprendre à lire des livres, à chercher l'âme de chaque auteur, à préparer ces inoubliables rencontres spirituelles qui nous sont réservées à travers eux; nous devrons abandonner le didactisme qui règle nos premiers pas en lecture, oublier nos beaux et pontifiants principes, les catégories, les modes ridicules qui nous imposent les vessies pour des lanternes. Redéfinir la lecture comme une activité personnelle, libre, ouverte à tous les miracles, à la bienheureuse anarchie des vrais amants du livre. Lire pour aimer, pour vivre, pour connaître, et non pour se tenir péniblement dans le vent! Pourquoi nous inquiéter de la littérature avec un grand L prétentieux? Celle-là s'est toujours faite sans nous: elle a des prêtres et ses dévots.

Troisième proposition: «On sait lire Molière; sait-on lire Miron, Godbout, Tremblay?» Cette proposition m'a frappée surtout par son affirmation: On sait lire Molière. Heureusement, Molière n'est pas là pour protester. Nous voilà sauvés. Mais ce «nous», qui savons lire Molière, je me demande sérieusement où il l'a appris. Moi je ne sais pas lire Molière. «Sait-on lire Miron, Godbout, Tremblay?» Je poserais la question en beaucoup plus court: Sait-on lire? Si nous ne savons pas être heureux, détendus, attentifs à travers la lecture, conscients et actifs, agressifs même, savons-nous lire? Si nous ne pouvons pas oublier, en lisant «L'HOMME RAPAILLÉ», que nous lisons Miron, savons-nous lire? Savoir lire, est-ce pouvoir entreprendre une lecture en faisant fi de ses préjugés, en faisant table rase de cette espèce d'endoctrinement qui s'appelle l'enseignement de la littérature? Est-ce pouvoir ouvrir largement son esprit à cet étranger qui s'apprête à l'envahir, ou lui imposer les limites et les réticences d'un bagage oiseux de connaissances qu'il n'aura pas le droit de contredire?

Au fond, non, nous ne savons pas lire. Nous ne l'avons pas appris, et au lieu de l'admettre, nous persistons à brandir nos fiches de références, nos catalogues et nos anthologies. Une vraie lecture doit permettre de refaire le plein: elle est aussi vitale qu'un bon repas quand l'estomac hurle de faim. Nos goûts et nos besoins littéraires ne relèvent pas de la magie: ils cherchent un équilibre, une satisfaction, une entente, un accord implicite. La principale lacune de notre enseignement de la littérature, c'est de ne pas nous révéler nos besoins intérieurs et donc de laisser au hasard de les combler.

Quatrième question: «La lecture d'une œuvre québécoise suppose-t-elle la connaissance de l'univers de l'écrivain?» Il est possible que j'interprète mal cette question, parce que j'ignore ce qu'on a voulu dire par «univers de l'écrivain». L'univers d'un écrivain, pour moi c'est la matière de ses livres. Impossible donc de le connaître sans avoir lu son œuvre. Mais si cet univers est défini en fonction des conditions de vie et de travail des écrivains, je répondrai carrément «non». Je ne connais absolument rien de la vie de Réjean Ducharme, ni de ses méthodes de travail, et cela ne nuit aucunement à la jouissance que j'ai de son univers poétique. Le problème ne se pose pas sérieusement d'ailleurs: pourquoi s'illusionner? L'univers de l'écrivain, c'est son œuvre. Quant au reste, il a certainement droit à une vie privée, à la modestie comme à la grandeur de son univers quotidien. D'ailleurs, pauvres lecteurs que nous sommes, quel usage meilleur que lui en ferions-nous?

SUZANNE PARADIS

BIBLIOGRAPHIE

Les Enfants continuels. Poèmes. [Beaumont, l'auteur, 1959]. 67p.

À temps le bonheur... Poèmes. [Beaumont, l'auteur, 1960]. 116p.

Les Hauts cris. Roman. [Paris], Les Éditions de la Diaspora française, [1960]. 174[1]p. (Collection Fiction). [Réédition: Québec, Éditions Garneau, [1970]. 166p.]

Aux portes de la haine. Poèmes, dans les *Écrits du Canada français II*, 1961, p. [209]-228.

La Chasse aux autres. Poèmes. [Trois-Rivières], Éditions du Bien public, 1961. 106[1]p.

Il ne faut pas sauver les hommes. Roman. [Québec], Librairie Garneau, 1961. 185[2]p.

La Malebête. Poèmes. Québec, Librairie Garneau, 1962. 153p. [Deuxième édition. Québec, Éditions Garneau, [1968]. 153p.]

Pour les enfants des morts. Poèmes. Québec, Éditions Garneau, 1964. 162p. [Deuxième édition. Québec, Éditions Garneau, [1968]. 147[1]p.]

Le Visage offensé. Poèmes. Québec, Éditions Garneau, [1966]. 176p.

Femme fictive, femme réelle. Le personnage féminin dans le roman féminin canadien-français, 1884-1966. [Québec], Éditions Garneau, [1966]. 330p.

François-les-oiseaux. Nouvelles. [Québec, Éditions Garneau, 1967]. 161p.

L'Oeuvre de pierre. Poème. [Québec], Éditions Garneau, 1968. 72[1]p.

Les Cormorans. Roman. [Québec], Éditions Garneau, [1968]. 243p.

Pour voir les plectrophanes naître. Poèmes. [Québec], Éditions Garneau, [1970]. 86p.

Par le fer et par le froid. Poèmes, dans les *Écrits du Canada français*, 1970, p. [59]-72.

Germaine Guèvremont et le vertige des îles, dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française 14.* Profils littéraires. 2e série. Montréal, [1972], p. 33-43. [Son discours de réception à l'Académie canadienne-française avait paru dans *Le Soleil*, 22 avril 1969, p. 25.]

Emmanuelle en noir. Roman. Québec, Éditions Garneau, [1971]. 177p.

Il y eut un matin. Poèmes. Québec, Éditions Garneau, [1972]. 76p.

La Voie sauvage. Poèmes. Québec, Éditions Garneau, [c1973]. 68[1]p.